



L'opéra de
 Philippe Manoury
 se fait hymne
 à l'écriture, d'hier
 à aujourd'hui.

Gutenberg chante

LA NUIT DE GUTENBERG de Manoury.
Strasbourg, Opéra national du Rhin, le 24 septembre.



Des lettres lumineuses tenues à bout de bras semblent flotter dans les airs. Il ne s'agit pas d'un hommage à la célèbre émission d'Armand Jammot mais de l'entrée en matière imaginée par le metteur en scène Yoshi Oida pour le dernier opéra de Philippe Manoury. Avec *La Nuit de Gutenberg*, le compositeur voulait se détourner du sujet historique pour se concentrer sur le fait de civilisation : l'écriture, de ses formes les plus anciennes jusqu'à l'heure d'Internet, son lien avec la mémoire et le savoir. Voilà un projet aussi séduisant que risqué, et l'on pressent que seul un livret adroit peut lui donner des ailes dramaturgiques. Or, les lettres du texte de Jean-Pierre Milovanoff, comme les caractères de l'imprimerie de Gutenberg, sont de plomb : tour à tour prosaïques, excessivement démonstratives, didactiques ou sentencieuses, elles entravent l'envol d'un opéra qui possède pourtant de nombreux atouts.

Portées par le chef Daniel Klajner, les textures orchestrales somptueuses et sophistiquées séduisent immédiatement ; l'électronique en temps réel fusionne souvent avec elles, ne déparant jamais quand Manoury la traite en « soliste ». Ici, les chœurs (sept voix polyglottes illuminent la scène 3) et ensembles (un quatuor de scribes sumériens) bénéficient d'une appréciable souplesse d'écriture. Mais les protagonistes semblent souvent bridés par la prosodie forcée derrière laquelle se retranche le compositeur pour « éviter le récitatif post-debussyste ». Bien que très à l'aise dans le rôle-titre, Nicolas Cavallier donne ainsi par moments l'impression d'être sous-employé. Eve-Maud Hubeaux en revanche brille, portée par le panache et la liberté du personnage de Folia qui, comme Manoury, refuse d'opposer les moyens de communication high-tech à la mémoire conservée dans les livres.

Pierre Rigaudière



© PHILIPPE STRINWEISS

Tétralogie de poche

Antoine Gindt tisse un théâtre épuré qui ne trahit jamais la narration wagnérienne.

RING SAGA D'APRÈS WAGNER. Porto, Casa da musica, du 16 au 18 septembre.



Ring Saga est une *Tétralogie* miniature imaginée par le metteur en scène Graham Vick et le compositeur Jonathan Dove qui en donnèrent la première production en Angleterre, au tout début des années 1990. Deux décennies plus tard, ce pari un peu fou est à nouveau tenté par la compagnie T&M (Théâtre et Musique) avec l'aide de nombreux coproducteurs. S'ensuit une vaste tournée qui passe par plusieurs villes de France, avec pour point de départ la Casa da Musica de Porto, équivalent portugais de notre Cité de la musique.

L'adaptation respecte la structure en quatre épisodes et le déroulement originel de l'œuvre. Quelques coupes donnent lieu parfois à des transitions musicales abruptes, mais elles n'altèrent pas la compréhension de l'action, ramenant la durée de l'ouvrage à environ neuf heures (au lieu des quatorze/quinze habituelles). L'intervention la plus conséquente porte sur l'orchestre, réduit à dix-huit instrumentistes, ce qui n'est pas sans poser quelques problèmes d'équilibre : trois cors, mais seulement deux violons, un alto, deux violoncelles. C'est inévitablement du côté des cordes que la

perte de matière se fait le plus sentir, malgré la présence d'un orgue portatif procurant un surcroît d'épaisseur. Quatre pupitres supplémentaires n'auraient pas été de trop...

Siegfried et Brünnhilde révélés

Ceci étant, Wagner n'est pas trahi, d'autant que le spectacle d'Antoine Gindt propose une narration fidèle du mythe. Pas d'exégèse ou de réinterprétation politique, plutôt un théâtre de tréteaux high-tech, le recours à la vidéo permettant de modifier un dispositif unique et léger. Malgré l'économie des moyens, les effets sont réussis (l'apparition du dragon) mais les chutes de tension guettent, au *Crépuscule* surtout, qui exige un peu plus de souffle et d'images fortes.

Côté voix, étrangement, la réduction d'orchestre ne change pas grand-chose à l'affaire : dix-huit instrumentistes ne font pas moins de bruit qu'une centaine, *a fortiori* dans une salle de dimensions modestes. Ceux qui seraient dépassés dans les conditions d'un *Ring* « normal » le sont donc aussi ce soir – inversement, ceux qui s'en sortent démarrent sans doute une belle carrière wagnérienne. Ainsi, Ivan Ludlow a beau jouer de son séduisant baryton, il ne peut faire croire

à l'autorité d'un Wotan (question de format, de carrure, d'ambitus). De la même manière, Lionel Peintre n'a d'Alberich que le sarcasme, en rien la noirceur, et Donatienne Michel-Dansac campe des Freia et Gutrunne vraiment trop fées clochettes. En revanche, victoire pour le couple de jumeaux : Jihye Son, Sieglinde à la féminité rayonnante, Marc Haffner, Siegmund tout en charmes musclés. Et révélation avec le Siegfried de Jeff Martin (jusque-là, il ne se permettait que Mime !) et la Brünnhilde de Cécile de Boever, dont l'insolence évoque celle d'une Gwyneth Jones. Citons aussi l'Erda de Louise Callinan, la Fricka de Nora Petrocenko, les Fafner et Hagen de Johannes Schmidt, d'excellentes Filles du Rhin, etc.

Au pupitre de l'Ensemble Remix, à rude épreuve, Peter Rundel joue la carte de l'allègement (forcément !), des arêtes vives, de l'allégresse et du théâtre. *Ring Saga* est prêt pour son long voyage : bonne route !

Emmanuel Dupuy

Prochaines représentations : Nîmes, du 4 au 6 novembre. Caen, du 18 au 20. Luxembourg, du 2 au 4 décembre ; Reims, du 9 au 11.